

LA SOCIÉTÉ DE DEUX VISAGES: LA HONGRIE DU XVIII^e SIÈCLE OU L'HISTOIRE DE LA PENSÉE POLITIQUE HONGROISE

Eva BALÁZS
Universitat d'Estivós Lorand . Budapest

Mesdames et messieurs,

Qu' il me soit permis en guise de préambule de protester contre un topos, celui notamment qui veut que l' Europe Centrale et l' Europe du Sud plus exactement notre pays et le vôtre soient considérés par l' historiographie comme une périphérie et que les phénomènes caractéristiques des différentes époques soient étudiés en fonction de l'idée que ces périphères se comportèrent de telle ou telle manière par rapport au centre. On comprend ce point de vue à la rigueur lorsqu' il est formulé dans un ouvrage français, encore que per citer Charles Verlinden il y ait lieu de ne pas oublier que dans chaque pays il existe un centre et une périphérie de sorte que l' application de cette formule à l' ensemble d' un continent nous conduit à des résultats sujets à caution. Ce que je viens de dire montre, ce me semble, que lorsque je tente de retracer les problèmes de la Hongrie de la fin du 18^e siècle, soit de l' époque des Lumières, et de le faire dans la mesure du possible sans parti pris national et en mettant en oeuvre les critères objectifs de l' histoire comparée, je ne présenterai pas un pays de la périphérie et pas non plus la paresse mentale d' une société, mais bien un exemple européenne de la vitalité sociale il y a 200 ans, dont le message est resté valable jusqu' à nos jours.

Dans son exposée Janos Kalmár a présenté hier le poids de la grandeur médiévale de la Hongrie et celui de la tragédie à l' aube des temps modernes. La grandeur oblige en effet et redouble la conscience politique, alors que la tragédie héroïque même ce qui est d' une valeur douteuse ou qui est dépassé. Aujourd' hui il s' agit de l' époque des Lumières qui, chez vous comme chez nous, est marquée par la personnalité de souverains et d' hommes d' Etat éminents. Ce qui a porté préjudice à l' Espagne est le fait que les souverains du 18^e siècle se sont tout juste installés dans la péninsule hispanique et que le plus grand parmi eux le plus grand à mes yeux venait d' arriver après un long intermède italien et s' est entouré d' abord des conseillers italiens et ensuite de conseillers castillans. Votre Charles III est le contemporain de deux souverains Habsbourg avec lesquels il a échangé des lettres pour connaître leur avis sur des questions essentielles tel que- pour ne citer qu' un exemple- le problème des jésuites. Je le croit plus proche de Marie Thérèse, bien que l' historiographie l' apparente de plus en plus souvent à Joseph II. Il me semble en effet, que son style de régner, les rapports qu' il entretenait avec ses collaborateurs et l' estime dans lequel il les tenait, distingue Charles III à son avantage de Joseph II qui, malgré ses indiscutibles mérites, a réussi dans les neuf ans de son règne à détruire les sentiments et à dissiper les illusions qu' il avait fait naître. Ce n' est qu' après sa mort qu' il est devenu vraiment populaire. N' empêche qu' il y a certainement des parallèles à établir dans les rapports des

nations et des princes ne serait ce que du fait de l'altérité de la préférence d'un autre centre. Ma tâche consiste cette fois ci à exposer notre formule à vous, la situation caractéristique d'un pays à deux faces, en me remettant à vous pour en tirer les conclusions.

Je pourrait évidemment retracer le développement historique de la Hongrie à l'époque de Marie Thérèse et de Joseph II, je pourrais parler des deux courtes années de Pierre Léopold ainsi que des années que chez vous portent le nom de réaction, soit le règne de François Ier et qui se prolongent loin dans le XIX^e siècle. Si je m'en abstiens c'est parce que cela nous mènerait au cœur d'une jungle d'événements politiques. On sait fort bien que les Etats de l'Europe Centrale en Amérique poursuivaient des guerres d'annexion, puis venaient les révolutions mineures - hollandaise, belge, ensuite la guerre russo-turco autrichienne-, la grande révolution française et finalement le changement majeur, celui qui devait tout bouleverser et qui porte le nom de Napoléon. Les changements de gouvernement, les guerres touchèrent bien entendu de près la Hongrie, intégrée à la Monarchie, Habsbourg d'abord, Habsbourg Lorraine ensuite. Les soldats hongrois, officiers et hommes de troupe transférés à droite et à gauche, entourés de régiments étrangers firent connaissance avec le monde, leur langue maternelle isolée, qui chez eux à la maison se trouvait complétée par le latin langue qui seule en Hongrie est restée pendant longtemps la langue officielle s'enrichit de termes venant d'autres langues, tout au moins au niveau de la communication. A l'époque des guerres prusso-autrichiennes, la désertation était devenue un phénomène courant, des mariages mixtes entre allemands et hongrois facilitèrent, également le changement de pays, et à la suite des guerres napoléoniennes bon nombre de soldats de l'armée de l'empereur d'Autriche choisirent de s'établir en terre française. Notons qu'il ne s'agissait pas d'émigrés politiques.

Ce que Montesquieu constate dans l'Esprit des lois /Livres VIII, Ch.9/, à savoir qu'«on a vu la maison d'Autriche travailler sans relâche à opprimer la noblesse hongroise» est parfaitement vrai à l'époque des souverains en question. L'Autriche je cite « ignorait de quel prix elle lui serait quelque jour. Elle cherchait» chez ces peuples de l'argent qui n'y était pas; elle ne voyait pas les hommes qui y étaient», car écrit Montesquieu «Il n'y avait de vie au moment du péril que dans cette noblesse qui s'indigne, oublie tout pour combattre et qu'il était de sa gloire de périr et de pardonner». Nous aurons encore l'occasion de revenir sur Montesquieu, idole de l'époque, mais d'abord voyons pourquoi en Hongrie la noblesse est appelée à jouer un rôle si important, pourquoi comme dit Montesquieu il n'y a pas d'argent dans le pays et pourquoi, en revanche on y constate ce sens de la gloire et cette envie de combattre.

Grâce à Joseph II nous disposons de données statistiques exactes. Seules, les données relatives à la mentalité peuvent donner matière à discussion.

La superficie de la Hongrie, qui est actuellement de 93 mille km², était alors de 240 mille km², y compris la Croatie Slavonie avec ses 20 mille km², la grande principauté de Transylvanie avec ses 50 mille km² et les confins militaires sur 35 mille km². Ainsi le royaume était aussi grand que la Prusse, soit la moitié de la superficie de la France de l'époque, il est vrai qu'avec une densité de population plutôt basse 9,5 millions d'habitants, à peu près comme aujourd'hui, sur une étendue trois fois moins grande, autant que dans l'Espagne de l'époque. Selon le témoignage du recensement ordonné par Joseph II, la moitié seulement de la population avait le hongrois pour langue maternelle. Quoique les habitants du pays se soient considérés comme «Hungarus», donc de Hungaria, le tableau de la composition ethnique était bariolée. Alors que les rapports étaient équilibrés avec les Saxons en Transylvanie et avec les Slovaques au nord, évoluaient normalement avec les Allemands dits Souabes, établis peu avant dans les régions centrales comme colons dotés de liberté, ils s'avaient lourds de conflits avec les Roumains et les Serbes qui fuyant devant les Turcs étaient venus d'installer sur les territoires dépeuplés de Hongrois par

suite des guerres turques. Les mouvements nationaux de ces derniers étaient attisés et habilement exploités par une politique viennoise soucieuse au 18^e siècle de maintenir la soi disante « balance des nations ».

L' Ouest et le Nord Ouest sont essentiellement catholiques, face au Centre et à l' Est calvinistes. Les roumains et les serbes sont orthodoxes , mais n' ont pas encore de poids politique .

Au delà de la division par confessions et nationalités la dualité est très forte de l' opposition entre l' Etat et la nation. Le phénomène ne manque pas d' exemples parallèles. Les territoires italiens, la Belgique aussi relevaient de l' Autriche, mais dans leur cas il s' agissait d' une subordination de courte durée de sociétés plus évoluées que celle de la métropole. Plus évoluées en ce que concerne l' industrie et le commerce y compris le commerce extérieur. La situation de la Hongrie était différente, et le traitement qu' elle subissait de la part du pouvoir central encore plus dur que celui qu' infligeait à la Catalogne le conseil de la Castille. Par exemple, l' industrie textile à Barcelone, et on permit de se développer en égard aux intérêts de toute l' Espagne. Il aurait été aussi dans l' intérêt de l' ensemble de la Monarchie autrichienne que la Hongrie extrêmement riche en ressources naturelles, le détenteur numéro un des matières premières, s' engage dans la voie de l' industrialisation. Mais à part de quelques manufactures qui se trouvaient dans sa possession, la Cour ne tolérait les établissements industriels tant soit peu importants en Hongrie, et n' accorda aucun appui aux initiatives de la noblesse de fonder des entreprises. La raison en est claire: c' est la sauvegarde de l'immunité fiscale de la noblesse à laquelle elle veillait jalousement depuis la guerre turque et à laquelle elle n' était pas prête à renoncer. Les guerres du 18^e siècle ne permettaient pas de l' obliger à le faire. Cette attitude influence fortement la politique douanière de la Cour de Vienne et elle entrave considérablement la production marchande des domaines nobiliaires. Non seulement les régions sont aussi déterminantes, parce qu' elles impliquent des différences économiques possibilité d' exportation et d' importation. Bien entendue les régions de l' Ouest, résignées à voir leur rôle se réduire à l' exportation agricole, étaient dans une situation nettement plus favorable que les propriétaires des régions de l' est. Pour ces derniers il était très difficile de transporter des marchandises par chariot surtout à des distances considérables, vu que les marchés proches, la Silésie et la Galicie, le vin de Tokaj étaient devenu invendable. Du point de vue politique la situation aboutit à ce que les rapports des agents secrets pouvaient parler de rebelles protestants de l' est et de catholiques loyaux de l' ouest. Les fonds d' archives en hongrie, mais également à Vienne et à Paris sont là pour témoigner de cette différentiation.

Il est donc motivé de parler en Hongrie d' une société à deux faces et cela de plus d' un point de vue. La division catholique- protestante de l' élite politique dirigeante partageait la noblesse aussi sur le plan de la vision du monde et de la hiérarchie des valeurs. Le contrepoint existant à l' intérieur des frontières du pays avait conduit autrefois à des guerres d' indépendance nationales comparables à la guerre de religion en France. A l' époque dont nous nous occupons ici cette division se réduisit à des différents des partis qui commençaient à prendre forme aux diètes, pour autant que ces derniers fussent convoquées. Un des lieux communs que les ouvrages consacrés à l' histoire hongroise au 18^e siècle aiment à répéter, est que les rapports entre Marie Thérèse et la noblesse hongroise dictant la politique étaient harmonieux. La noblesse prisait si haut la fondation de l' ordre de Saint Etienne, premier roi de la dynastie d' Arpád, le retour de Fiume, port libre sur l' Adriatique à la Hongrie, la situation préférentielle de la garde de corps hongroise à Vienne, formée à partir des jeunes nobles leur rang était le même que celui de la garde suisse à Versailles, les nombreux titres de baron et de comte que la reine lui conférait, qu' elle ne pensait pas à accuser une attitude de gravamines à cause de la réglementation des redevances paysannes

par voie de décret ou à cause du refus de la reine de convoquer la diète pendant quinze ans. Mais Marie Thérèse a régné pendant longtemps, et l'exemple de l'Espagne est là pour confirmer qu'un règne qui dure plusieurs décennies finit par aplanir les différends et met les problèmes en place. Les neuf années orgueilleuses du régime de Joseph II n'y suffirent pas, et la réconciliation n'aura lieu qu'après sa mort. Un autre lieu commun - celui-ci dépourvu de fondement - veut que les rapports entre la Hongrie et son souverain se soient altérés uniquement à cause de la préparation de l'imposition de la noblesse. Ce programme figurait déjà parmi les projets du gouvernement de Marie Thérèse et il ne s'en cachait pas. Là n'était pas l'essentiel. Les premières années du règne de Joseph II vinrent combler de nombreuses attentes de la société hongroise: c'est alors que naquit l'édit de tolérance qui permettait aux non catholiques de remplir des fonctions publiques. Le souverain émit très vite le décret sur la censure qui liquidait les moyens dépassés de l'Eglise. Une autre mesure, certainement trop rigoureuse à l'égard du clergé qu'il jugeait trop riche et trop peu utile, fut la dissolution de la majorité des ordres monastiques. Son exécution ne manqua pas de provoquer des ressentiments dans les couches catholiques de la population mais cela ne vaut pas pour la couche dirigeante en matière de politique. L'homme moderne ou qui cherchait de le paraître l'anticléricalisme des Lumières ou faisait semblant. D'ailleurs il était notoire que Joseph II était profondément croyant mais pratiquait sa foi à sa manière et désirait que ses pays en fassent autant. Ses pays - le terme suggère déjà un problème. Ce prince absolu éclairé considérait les pays de la Monarchie comme les siens propres, estimait le cas échéant, avoir même le droit de les échanger - voir l'exemple de la Belgique - entendait les éduquer, les remodeler dans un esprit moderne. En ce qui concerne la Hongrie, la tentative était bien plus dangereuse que dans le cas de la Moravie ou de la Bohême. C'était là des sociétés décapitées, leur aristocratie disparu à l'issue de la guerre de 30 ans, avait été remplacée par des éléments loyaux. Le passé historique de la Hongrie, sa conscience politique fortifiée par des luttes incessantes étaient bien plus fortes que ceux des provinces dites héréditaires. Nation de juriste diton à propos des Hongrois, non sans raison. Il est certain que ceux qui avaient fréquenté une école secondaire, avaient aussi étudié le droit. Le tripartitum, Montesquieu, le droit naturel allemande, voilà les matières que les jeunes devaient étudier en Hongrie. On parlait de la constitution comme du sacrement. C'est la constitution qui était à l'origine de la structure du pays: à partir des comitats royaux s'étaient développés au cours du moyen âge les comitats nobiliaires qui, à la manière des pays d'Etat français ou de comtés anglais, réglaient tout par eux mêmes, de la perception d'impôts. Il est certain que cette structure mettait encore davantage en évidence le caractère féodal, mais il faut dire qu'il n'y avait pas tellement de différence entre un juge d'arrondissement hongroise et un sheriff écossais... L'unité de base de la constitution était le comitat. Nous allons voir qu'avant d'inscrire à son programme l'imposition de la noblesse, Joseph II devait liquider les comitats.

Le souverain entendait de plus briser la conscience, l'amour propre du pays dont le status n'était pas celui des provinces héréditaires mais nullement par quelque rancœur, simplement au nom de son rationalisme particulier. Ce même rationalisme lui fit dégrader la couronne de Saint Etienne en un joyau que l'on transporta, ensemble avec la couronne tchèque, à la Schatzkammer, au trésor de Vienne. Et ce fut encore le rationalisme qui lui inspira l'Edit de la langue et d'autres décrets violant la constitution qui offusquèrent même les francs maçons, les mêmes qui dans les loges analysaient des idées éclairées de plus en plus modernes et se proposaient de les intégrer à leur mode de vie.

Par cette mesure rationnelle mais absurde Joseph II suivait un exemple Français. Permettez moi de faire ici un petit détour puisqu'il s'agit de nos affaires communes.

Si je ne me trompe, c'était le Roussillon qui au bout de 40 ans de régime français reçut de Louis XIV un «décret sur la langue française». Dans ce décret émis en 1700 le roi soleil

se réfère à la paix des Pyrénées et au fait que la langue catalane continuait à être utilisée dans les procédures des justices subalternes, les délibérations des magistrats de villes, les actes des notaires. « Usage que l'habitude seule a autorisé ». Dorénavant il serait interdit, toutes les procédures etc. seraient couchées en langue française.

Ce fut également le roi, en l'occurrence de Loyulis XIV, qui suggera à son beau père, le roi Stanislaus, de promulguer en novembre de 1748 son Edit aux termes duquel « dans le Duché de Lorraine les actes, contracts et autres de telle nature... soient faits, dictés et rédigés en langue française » et l'usage de la langue allemande est interdite. En cas de désobéissance... une peine d'amende pouvant se chiffrer par 500 livres... À cette époque l'ambassadeur de L'Autriche en France était ce même comte Kaunitz qui allait fonder le modèle français. Et Kaunitz qui sera bientôt prince et chef du gouvernement, insistait auprès de Marie Thérèse dès 1761 sur la nécessité de promulguer un édit sur la langue dans l'intérêt d'une gestion rationnelle de l'Etat. La reine de Hongrie comme elle aimait à se nommer, était intelligente et n'écoula pas son chancelier. Son fils en 1784 n'eut pas les mêmes scrupules.

Si le hongrois était la langue généralement parlée dans le pays écrit Joseph dans son Edit il pourrait devenir la langue officielle. Mais il est connu que la langue allemande, les langues slaves et le roumain sont également répandus. La langue militaire et la langue de l'administration de la monarchie étant l'allemand, c'est la seule langue susceptible d'être choisie. Le décret fixe un délai de six mois au bout duquel les offices supérieurs devaient adopter l'allemand pour rédiger leurs pièces - douze mois pour les comitats - tandis que les tribunaux recevaient trois ans pour apprendre à établir en allemand les actes de procédure. Le décret affectait les institutions scolaires à tous les niveaux.

Le souverain se berçait d'illusions, il croyait en effet que la majorité de la population hongroise parlait l'allemand et que le reste allait l'apprendre. Or c'est le contraire qui arriva. L'édit sur la langue est la première amorce d'une possible détonation. Dès 1784 on voit en effet s'engager une lutte silencieuse dans la hongrie multinationale pour l'emploi du latin - langue bien entendue désuète comme langue officielle, mais en réalité pour l'avènement de la langue hongroise. Un nationalisme nobiliaire fit son entrée en scène. C'était là une réaction à l'action, et elle devait être suivie par d'autres. En fin de compte, par ses visées de magyarisation dictées par un réflexe d'autodéfense, la noblesse hongroise accéléra le réveil national des peuples du bassin des Karpates; nous pourrions en citer les premières manifestations aussi chez les Roumains et les Slovaques.

Le changement de structure dicté par Joseph II doit être pris à la lettre lorsqu'on procéda, cette même année, à la réorganisation administrative. Le roi abolit le système traditionnel des comitats et divisa le pays en dix circonscriptions. Le nouvel appareil chargé de multiples tâches fort judiciaires, fonctionnant avec une rigueur extrême et dont le pouvoir s'étend jusque sur les villages, est présidé par les commissaires. On ne peut pas nier les ressemblances avec le système des intendants français et il est certain que les rencontres de Joseph II et de Turgot deux hommes qui manifestement sympathisaient, ainsi que l'intérêt que le premier portait aux Mémoires du second, n'étaient pas étrangères à cette réforme. Malgré le travail diligent et même acharné accompli par l'appareil administratif placé sous la direction des commissaires, l'organisation n'obtint pas le suffrage du peuple. Des hommes éminents furent heureusement de façon transitoire en butte à la haine, du simple fait qu'ils avaient accepté la fonction de commissaire ou travaillaient comme fonctionnaires subalternes.

La société nobiliaire hongroise connut la menace la plus douloureuse pour elle le danger imminent du changement de sa situation lorsqu'on commença à préparer la réforme physiocrate fiscale impli quant l'imposition de la noblesse. Jusque là les nobles avaient réussi à empêcher d'être traités de la même manière que le reste de la population. Sous

le règne de Joseph - et ce fut pour eux un véritable choc ils se virent obligés de se soumettre à la procédure du recensement. C' était l' introduction. La réforme fiscale prévue touchait non seulement la personne du noble et de sa famille, mais aussi ses biens, sa situation matérielle et son avenir. (Lorsque Joseph frappa d' interdiction un grand nombre d' articles étrangers dont se ressentit le niveau de vie il décida aussi l' imposition de la noblesse). On commença donc à procéder au cadastrage et à l' évaluation des terres et de leur rendement. Toutefois l' impôt physiocrate fit également peur à la paysannerie. C' était l' inverse de la " grande peur " française. En Hongrie n' avait jamais ou très rarement eu peur du paysan. (C' est plus le dernier qui eut souvent peur). Car faute de marchandises, dans l' absence d' un commerce libre et en mal d' argent liquide, qui est ce qui aurait été à même de payer l' impôt foncier prévu qui d' ailleurs ne fut jamais introduit en conséquence de la guerre turque et des événements de Belgique et de France.

Par ailleurs le projet physiocrate de la réforme des impôts et par son intermédiaire la leçon administrée à la noblesse hongroise était indéniablement irrationnelle correcte sur le plan de la théorie, mais impossible à réaliser en pratique. Les hommes d' Etat de l' époque le savaient pertinemment. Pour les Hongrois les documents les plus intéressants sont à ce propos notices faites par le comte Karl de Zinzendorf qui essayait de dissuader le souverain de toute action précipitée. Ce n' est pas sans raison que j' ai mentionné le nom de Zinzendorf. Il est l' eminence grise de la Monarchie sur le plan économique, et deviendra après le tournant du siècle ministre d' Etat. C' est lui qui reçut Napoléon sous les murs de Vienne. Il fut un personnage marquant de la vie publique. Ce qui lui confère tant d' intérêt pour nous Hongrois et sans doute pour ceux qui sont ici, c' est son journal qu' il tenait avec passion. En 1772 il décrit en détail son séjour en Hongrie. Parmi les journaux de voyage inédits et conservés aux archives d' Etat de Vienne le 12ème volume est consacré à l' Espagne où il fut reçu à la Cour et visita les ports, les usines, etc.

Ce n' est pas le lieu ici de m' étendre sur le rôle de Zinzendorf dans l' élaboration de la constitution de la francmaçonnerie hongroise. La maçonnerie hongroise était pendant certain temps synonyme de josephisme.

Si nous avons parlé d' amorce susceptible de causer une explosion, nous ne pouvons pas passer sous le silence qu' au moment de la prolongation de ces édits critiques parut aussi l' ordonnance sur les maçons qui plaçait la francmaçonnerie sous la surveillance de la haute police et interdisait les loges de province, paralysant par là l' activité de la maçonnerie nettement josphiste, tout en lui infligeant des pertes sur le plan numérique. La loge maçonnique, appelée Américaine, de Buda comptait parmi ses membres plusieurs «illuminati». Ce furent eux qui réagirent le plus vivement à cette fameuse lettre patente de Joseph. J' ai publié il y a 20 ans le brouillon d' un discours prononcé en pleine crise par un franc maçon, ancien partisan enthousiaste de Joseph II. «Il est dans la nature humaine que ceux qui ont la possibilité d' exercer d' un pouvoir absolu, abusent aussi de leur pouvoir. Même l' Angleterre, pays de la liberté ou sont respectés si amplement les droits de l' homme, a traité ses colonies d' Amérique avec une tyrannie accablante. Je ne cherche pas à mesurer les torts qu' on a fait subir aux Américains, comme je ne m' attribue pas les droits de juger si l' action des Américains abusés était légitime ou non. En tout cas, leur succès les a justifiés. Nous voyons en eux une nation courageuse, libre. Et ce sont les liens de francmaçonnerie qui ont fourni une base à leur action concertée, à leur unité dans la volonté et dans l' entreprise, c' est le mouvement maçonnique qui a fourni la force intérieure sans laquelle ils n' auraient eu aucune chance de remporter cette immense victoire...». L' auteur termine son discours par les mots suivants: «Nous non plus, nous ne manquons de force, et elle suffira, dans des conditions pareilles, pour accomplir des actes du même genre».

La noblesse hongroise et les intellectuels, peu nombreux mais doués de grandes qualités qui coopéraient avec elle dans les loges c' est là qu' apparaît pour la première fois

une collaboration qui produira les victimes nobiliaires et intellectuelles des futurs procès des jacobins hongrois- étaient assez bien renseignés sur ce qui se passait en Europe. Ceux qui fréquenté des universités étrangères avaient aussi parcouru le continent. Les plus favorisés étaient même parvenus en Angleterre. Quant aux événements de France ils en étaient informés par la presse qui communiquait les nouvelles non sans une joie maligne et sous une forme légèrement outrée.

Ce qui retenait surtout l'attention des milieux intéressés à la politique c' étaient les mouvements belges. Ce pays, le plus évolué et le plus occidental de la Monarchie, était engagé dans une lutte devenant de plus en plus âpre contre les représentants du gouvernement autrichien. Tout comme l'absence de la joyeuse Entrée en Belgique, le refus de l'Empereur de se faire couronner en Hongrie, aggravé encore par son ordre de transporter la couronne à Vienne, était considéré comme un outrage. Joseph gouverne par des décrets l'élite hongroise demande un régime constitutionnel. On proteste contre l'institution du commissariat, on veut rétablir les comitats constitutionnels tels qu'ils avaient été avant le changement de structure. On exige une diète, il n'y en avait pas eu depuis 25 ans, semblable aux Etats Généraux des Français, car «les Hongrois sans diète sont comme les Anglais sans parlement». Voilà l'argument de la pétition adressée au souverain, rédigée au milieu de l'agitation générale, un fois de plus en latin.

Ce qui arriva en Hongrie à l'époque de la Révolution française et dans le mois fiévreux qui aboutirent aux événements de 1790 est comparable à la réfraction de la lumière arrivant dans l'oeil à travers une lentille. Sur les bords du Danube les rapports dynamiques entre les événements français et belges ne pouvaient être compris les uns sans les autres.

La presse, le correspondant privé et non en dernier lieu les courriers de cabinet arrivant hebdomadairement de Versailles et de Bruxelles, notamment les officiers hongrois de la garde de l'empereur, qui assumaient ce service, abondaient en informations. Les provinces belges étaient perdues et force était au souverain de se rendre compte de l'atmosphère explosive qui régnait en Hongrie.

Sa détronisation était au programme - bien entendu sur une base juridique- et on pensait en offrir le trône à une dynastie étrangère. Joseph se vit obligé d'autoriser la convocation de congrégations dans les comitats, tout en sachant que celles - ci adressaient des lettres au prince Kaunitz, demandant son aide au rétablissement de la constitution hongroise. L'égoïsme de classe des ordres et leur respect des traditions historiques, l'interprétation individuelle des événements révolutionnaires et la joie sincère qu'ils provoquaient faisaient bon ménage. Les nobles et les intellectuels hongrois élevés au Teresianum ou formés à Göttingue, ne contestaient pas la bonne volonté foncière de Joseph II, mais, tout comme les patriotes belges, ils se préparaient à la résistance, ce qui ne saurait pas être qualifié simplement de victoire de la réaction nobiliaire, comme cela arrive souvent dans l'historiographie hongroise. Il y a lieu de ne pas oublier que ceux qui furent les premiers à se retourner contre le régime et détrôner le souverain pour réaliser ensuite un compromis constitutionnel avec son successeur, étaient les mêmes qui, au début des années 80, avaient été des josephinistes convaincus. La plupart avaient travaillé dans l'appareil d'Etat, comme haut gradés ou dans des postes subalternes. Au cours du règne de neuf ans de Joseph II, ils étaient faits à l'ordre nouveau. Ce que les riches et les fortunés avaient appris aux universités en économie politique, statistique ou psychologie - cette dernière discipline venait de naître - les autres l'ont assimilé au cours de leur travail quotidien dans l'administration centrale et municipale au niveau des comitats et des villes. Ceux qui constituaient les rouages de l'appareil josephiniste, souffraient et étaient surchargés de travail. Mais leur esprit, leur conception, leur sens de l'administration se développèrent de façon spectaculaire. Si jusque là les argumentations politiques regorgeaient aussi grandiloquemment que creuses, détonant toute fois une bonne connaissance du droit désormais

ce sont l'étude et l'analyse des conceptions et des doléances qui y tiennent la place la plus importante. Dans le pays d'abord, puis à la diète, encouragé par la Révolution française, on ne fera qu'égrenier les doléances nationales. Les plaintes couchées par écrits puis exposées de vive voix par les délégués des comitats font état de griefs variés, selon qu'ils viennent de l'Ouest, de l'Est ou du Nord. Les revendications sont diverses mais l'exigence de l'«sprit nationale» est partout présent.. Aussi les doléances mettent-elles en exergue le couronnement du roi, le serment à prêter par le souverain sur la constitution, un «contrat social» particulier, tout comme la question de la langue et d'autres griefs nationaux. Après la conclusion de la convention de Reichenbach, alors que la coopération austro-prussienne ne permettait plus aux Hongrois une politique séparée, les experts délégués de la Diète élaborèrent en neuf «députations» les propositions de réformes jugées nécessaires. ces neuf commissions comprennent une centaine de spécialistes avaient collecté les propositions venues du pays entier et qui s'étendaient à de nombreuses sphères: administration, commerce, industrie, mines, agriculture, et paysannerie, ainsi qu'à tous les domaines de la culture. Rédigés en bonne et due forme et soumis au gouvernement, ces documents s'appelaient *Sistematica operata*. Le caractère démocratique de cette méthode de travail était inconnu jusque là dans la vie publique hongroise. Avant 1790 il aurait été à peine concevable que des membres honorables du conseil de lieutenance, de l'aristocratie ou de la noblesse chargée de fonctions responsables au comitat s'adressent à des comités d'experts ou des experts individuels pour leur demander des suggestions ou des propositions. L'analyse des documents contenant des projets qui ne furent imprimés que plusieurs décennies plus tard devrait être complétée par l'histoire des mentalités qui présenterait une espèce d'osmose progressive de l'élite de la société. Ainsi par exemple l'attitude des politiciens face à la Révolution française. lorsqu'on se penche sur les correspondances privées malheureusement le procès des jacobins hongrois a provoqué un grand autodafé des documents ou qu'on dépouille d'autres sources, par exemple les documents relatifs au fonctionnement des cercles de lecture, on est amené à conclure que l'élite hongroise sympathisait avec la Gironde et désapprouvait la guerre du monarque habsbourgeois contre la France. C'est ce qui ressort des manuscrits de ce Berzeviczy que j'aime tant à citer *Über die Hinrichtung Ludwig XV* et de son *Histoire de la Révolution française* écrite en latin à l'usage des lecteurs ne connaissant pas d'autres langues étrangères, où il fait carrément profession de la révolution. Berzeviczy et ses semblables, qui appartenaient pour la plupart à la noblesse moyenne et certain à l'aristocratie, seront les membres réels et virtuels de la société des «jacobins» hongrois. Au bout d'une ou deux années de préparation, en 1790, ils réagissaient déjà aux premiers pas de la révolution française avec un intérêt constitutionnel, sous le signe de Montesquieu et de Rousseau, dont ils interprétaient les textes un peu à leur guise.

J'ai cherché à esquisser en grandes lignes les événements de Hongrie il y a deux cents ans, à montrer les voies et les impasses de la pensée et de l'action politique d'un mince couche de dirigeants composée de josphistes et d'antijosphistes et ce qui en était inséparable d'éléments essentiellement nobiliaires représentant telle ou telle tendance de la francmaçonnerie. Le maintien des écoles, le bourses pour des voyages d'étude à l'étranger n'étaient pas non plus obligatoirement liés au niveau le plus élevé de la société, au contraire, ce fut plutôt la noblesse moyenne qui soutenait les lycées et collèges des calvinistes et luthériens. Dans la sphère catholique, une fois que les écoles et l'université des Jésuites eurent été fermées, c'est l'ordre des Piaristes qui déploya chez nous une activité pédagogique très moderne et d'un haut niveau. Et de plus, cette activité était extraordinairement démocratique, puisque dans leurs écoles, les enfants des comtes y apprenaient côté à côté avec ceux des petits bourgeois et des paysans.

Tout comme dans la péninsule hispanique les communautés des amis de peuple, les

différents loges maçonniques travaillaient conformément à leur profil et leur composition. Et lorsque l'empereur François décida de les interdire aussi en Hongrie, les anciens frères continuaient encore à déployer une certaine activité. Grâce aux informations qu'ils recevaient des hommes qui avaient voyagé, ou qu'ils puisaient aux feuilles telles que les Ephemerides d'Iselin au début des années 80 ou les Staatsanzeigen de Schlöser ou encore la Literaturzeitung de Jensi qui ne s'occupait nullement de littérature mais constituait une feuille de référence, ils étaient bien informés de l'activité des autres élites européennes. Comme le centre de l'Etat se trouvait en dehors des frontières de la Hongrie et la capitale du pays ne s'éleva pas au rang d'une vraie capitale seul un office secondaire, le conseil de Lieutenance siégeait ici, la chancellerie réglait les affaires hongroises à Vienne c'est aux particuliers que revenait la tâche de prendre des initiatives dans le vie publique. Il n'est peut être pas nécessaire de rattacher à des noms de famille tout ce qui naquit à partir des collections des plus riches aristocrates du pays: la Bibliothèque Nationale, le Musée National, l'Ecole Supérieure d'Agriculture qui aux yeux de l'étranger équivalait à une université. A côté des «grandes familles» parmi les quelles il y eut conformément aux deux faces de la société hongroise des catholiques tout autant que des protestants les couches moyennes elles aussi firent ce qu'elles devaient dans leur milieu immédiat. Les fondations, amère se retrouve dans une lettre adressée à Heyne, son ancien professeur savant de Gotinga». Tout nationalisme est d'ensemble unilatéral... nous ici en hongrie, nous ne sommes en réalité pas une nation».

Cette demi vérité douloureuse a été dépassée par l'histoire. Les descendants des deux groupes de la noblesse et des deux religions, participeront d'une manière fort active au mouvement de réforme à deux branches du dix-neuvième siècle: ils luttent avec acharnement pour les possibilités d'une vie économique autonome et de même, aucun sacrifice ne leur est trop grand pour réaliser les possibilités d'une culture nationale souveraine. Les programmes hongrois sont aux antipodes du mercantilisme viennois, des principes ambiguës du commerce libre favorisant les provinces héréditaires et le centre: ils prévoient des ligues pour la protection de l'économie hongroise et des formules modernes destinées à assurer les conditions monétaires et de crédit hongroises. le but n'est plus uniquement la culture de la langue, mais bien plus, celle des sciences nationales à partir d'un centre hongrois qui sera PestBuda.

Tous ceux qui, en Hongrie, décidèrent de rompre avec la rhétorique creuse des arguments juridiques et constitutionnels et étaient las de voir brandir à tout propos les prérogatives nobiliaires, choisirent de se mettre au diapason de l'époque pour réaliser dans la vie économique, sociale et culturelle les changements qui devaient assurer l'avenir du pays.